

LA LITHUANIE ET LA CHANSON

Si l'on me demandait de définir la Russie d'un mot, je répondrais : la Russie est un Chant.

Depuis l'époque où les tribus slaves, nomades et ennemies, s'enivraient d'espace et d'aventures avant de se fondre en une seule nation, tout le passé de la Russie n'est qu'une légende rythmée par des myriades de cœurs. L'idiome russe lui-même, rival en sonorité du lithuanien, est une pure musique. Et quel peuple de la Terre pourrait se vanter de posséder un folklore aussi poignant, aussi varié? Oui, la Russie est un chant.

Et c'est un chant d'une ampleur si généreuse qu'il déferle jusqu'au lointain pays des Serbes, des Croates et des Bulgares, y imprimant le signe magique de sa royauté spirituelle. Là-bas tout comme chez nous, la procession des siècles s'écoule aux sons d'une mélodie inépuisée.

Mais à ce choral immense de la Slavie, une voix non slave, celle de la Lithuanie, fait résonner des bords de la Baltique dans un langage invraisemblablement ancien, un langage dont les accents pleins de force et de douceur ont conservé toute la fraîcheur du parler indo-européen primitif.

En dépit des liens historiques qui, jadis, ont associé ses destinées à celles des pays voisins et qu'il n'est parvenu à rompre que récemment, le peuple lithuanien se sépare nettement de la mentalité slave dans ses usages et son action. Mais son folklore, riche de plusieurs milliers de « dainos », rythmés et de contes en prose, révèle par endroits une certaine parenté spirituelle avec la poésie populaire de la Russie.

La Lithuanie reconstituée en Etat indépendant a eu la sagesse de concentrer ses forces sur un territoire d'étendue médiocre, mais parfaitement homogène dans son indivisible unité ethnique.

Tant de prudence et de modération, un si éclatant témoignage des dispositions pacifiques de son peuple, méritaient à coup sûr autre chose qu'une occupation militaire de sa capitale par un pays voisin.

La modestie et l'esprit de temporisation que les Lithuaniens apportent dans leur politique sont d'autant plus dignes de louanges que leur patrie a compté jadis parmi ses souverains des esprits fort ambitieux et entreprenants. Les Mindovg, Gedymin, Olgerd, Keïstut et Vitovt égalaient en puissance leurs voisins russes, Oleg, Olga et Sviatoslav, Vladimir et Dimitri Donskoï. Dans son histoire de la Russie, S. F. Platonof nous apporte à ce sujet de bien curieux témoignages : « Deux tiers au moins des domaines de Gedymin étaient formés de territoires russes. Dès lors, n'était-il pas naturel que la puissance de la dynastie lithuanienne devînt un centre d'attraction pour toute la Russie du Sud-Ouest privée de son unité? » « Ayant imposé une limite aux conquêtes germaniques, Olgerd et Keïstut, Grands-Ducs de Lithuanie, réunirent sous leur sceptre plein d'autorité toute la Russie méridionale et occidentale, par eux délivrée de la domination tartare. » En évoquant cette Lithuanie étendue de la Baltique au Pont-Euxin, un Russe ne peut pas rester insensible aux analogies qui pénètrent les deux races. Il lui est encore plus difficile de refuser son admiration à un peuple frère que la perte d'un si puissant empire, bientôt suivie de celle de son indépendance, n'a empêché ni de sauvegarder sa langue, son art et ses traditions, ni de secouer, à la première occasion, le joug étranger pour reprendre sa place de travailleur au milieu des nations les plus utiles à la grande famille humaine.

Singulière race, en vérité, que celle des Lithuaniens!

Peu nombreuse, mais certainement appelée à jouer le rôle d'un peuple élu en Europe Orientale. S'enfermant, après un glorieux passé, dans des limites modernes étroites, elle y cultive, aujourd'hui comme hier, un des plus beaux langages de ce monde!

Le folklore lithuanien porte l'empreinte d'une haute antiquité. Comme toutes les manifestations d'art très primitives, il est tout ensemble simplicité et subtilité extrêmes. Voici quelques-uns de ses balbutiements les plus archaïques :

Dans la prime tiédeur vernale,
Le Croissant a pris la roue solaire pour femme.
L'épouse claire, fort matinale,
Cherche en vain dans le ciel son nocturne conjoint.
L'époux, errant à l'aventure,
Rencontre l'Etoile du matin.
Furieux, Perkunas, le maître du Tonnerre,
Fend l'infidèle en deux.
Comment as-tu osé abandonner ma fille,
Quelle folie est la tienne d'errer comme tu fais
Et de t'éprendre de la Matutinale?
Profonde est la douleur dans mon âme de dieu.

Et voici la Chanson de l'Etoile du Matin, elle aussi contemporaine d'un paganisme plein de puissance créatrice :

L'Etoile du Matin a mis sa robe d'épousée.
Perkunas, se laissant choir à son côté,
Frappe le chêne verdoyant.
Le sang du chêne rejaillit
Sur la blancheur nuptiale,
Sur la couronne d'épousée.
Voici la fille du soleil toute en pleurs.
D'une main tremblante
Elle cueille les feuilles fanées.
— Où laverai-je cette robe, ma mère,
Où laverai-je, dites-moi, tout ce sang?
— Fille, fille,
Dirige tes pas vers ce lac
Où se jettent les neuf rivières.
— Où mettrai-je ma robe, à sécher,
La robe que voilà, ma mère?

A quel vent la ferai-je sécher?

— Fille, fille,

Dans ce fier jardin verdoyant

Où les neuf roses viennent d'éclore.

— Quand donc, ma mère, ma mère,

Me passeras-tu ma blanche stole d'épousée?

— Fille, fille,

Quand se lèvera le grand jour,

Celui des neuf luminaires radieux.

Une curieuse analogie apparente les deux chansons lithuaniennes tissées de soleil, de lune et d'éclairs, à ces plaintes serbes, dont la première est originaire du Monténégro :

La grêle est une fille espiègle de l'air,
Il lui plut de construire une cité d'éther,
Non pas au ciel, non pas sur terre,
Mais bel et bien sur une branche vaporeuse.
Elle lui a donné trois portes,
L'une toute en or,
L'autre en brillants,
La troisième de soie.
Sous la porte d'or notre espiègle
Marie son fils dans la clarté.
Sous la voûte de diamant
Elle offre un époux à sa fille,
Et sous l'arc triomphal de soie,
Elle-même s'installe, l'espiègle.
Quel spectacle s'y offre à sa vue?
L'éclair joue avec le tonnerre,
Deux frères jouent avec leur sœur
Et deux demoiselles d'honneur
Jouent avec la mariée.
Et voici que la foudre est battue par l'éclair,
Et les deux frères par leur sœur,
Et par la mariée les demoiselles d'honneur.

La deuxième chanson serbe nous apprend que :

L'Etoile se vantait, — l'Etoile du Matin, —
D'avoir su attirer le regard du Croissant.
L'éclair présidera à mon mariage,
J'aurai pour beau-père l'Unique,
Pierre et Paul seront mes garçons d'honneur,
Saint Jean sera mon marieur,
Le boyard Nicolas sera le voïévode,
Et Elie conduira mon char.

Ha, la vantarde! Ha, l'Etoile du Matin!
Elle se vantait certes, et cependant son Dieu
Lui donna bel et bien le Croissant pour époux
Et l'Unique fut son beau-père,
Et elle eut Pierre et Paul pour ses garçons d'honneur,
Et Saint Jean fut premier marieur,
Et Nicolas fut voïévode,
Et Elie conduisit le char.
Les présents, c'est l'Eclair qui les distribua :
Dieu là-haut reçut tout le ciel,
Pierre, la clef mystérieuse,
Jean, toute la glace et toute la neige,
Nicolas, le libre royaume des eaux,
Et Elie, le carquois aux éclairs.

La richesse de ces chansons serbes si musicales et si fleuries est surtout extérieure. L'inspiration lithuanienne est plus religieuse, plus solennelle, d'un symbolisme plus élevé. Les chansons serbes que nous venons d'entendre ne sont peut-être, malgré leur charme profond, que deux d'entre les couleurs de l'arc-en-ciel se jouant sur le fond obscur et orageux du christianisme naissant. Les deux « daĩnos » lithuaniens, bruissement du chêne druidique éclairé par Perkunas, le dieu dont le nom évoque le site candide des Vėdas, les deux daĩnos, en vérité, éveillent des échos plus religieux dans notre mémoire secrète. La stole de l'Etoile du matin, éclaboussée de sang et métamorphosée en nouveaux atours sur la rive d'un lac où se jettent les neuf rivières, dans un jardin où s'allument les neuf roses et se dévoilent les neuf secrets, et sous des cieux où neuf soleils viendront illuminer d'une joie hypothétique les neuf solitudes du cœur, voilà une succession d'images qui développent devant nos yeux toutes les phases de la transmutation d'un baiser d'amour en une vie nouvelle. Et ce mystère sacré se joue sur une couche olympienne fleurie d'éclairs et d'arcs-en-ciel, sous le regard du soleil et de la lune. Le voile de l'Eternel Féminin scintille dans la chanson lithuanienne des mêmes étoiles que la robe de Marie Immaculée dans la chanson bulgare :

C'était une belle jeune fille.
Dans ses deux mains reposaient
Un petit bouquet de bleuets
Et une fleur d'amarante.
Ses atours étaient de soie
Avec une traîne brodée de constellations,
Des manches où brillait l'étoile du matin,
Et un col où s'épanouissait la lune.
Mais c'est sur la poitrine qu'éclatait le soleil.
Qui donc t'a fait présent, ô jeune fille,
De la belle stole de soie ?
— J'étais auprès de l'Enfant-Dieu,
Et c'est Sa Mère qui m'a donné
La stole de soie que voila,
Elle me l'a donnée en prononçant ces mots :
Quand tu sauras tisser une étoffe aussi belle
Pour en faire un vêtement aussi seyant,
Alors, et alors seulement,
Tu pourras folâtrer sans remords, mon enfant.

Sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une influence de la Lithuanie sur la Bulgarie et la Serbie, ou un emprunt de la race balte à l'art populaire des deux contrées slaves, nous constatons presque à chaque pas entre ces deux poésies païennes un lien secret qui nous servira de fil d'Ariane dans l'exploration des labyrinthes qui du temple de Perkunas rayonnent vers les pays voisins. Le temple de Perkunas ! Au treizième siècle de notre ère, ses marches présentaient encore des traces du cours de la lune, qu'y avait gravé dans la nuit des temps un pieux artiste, ses autels étaient éclairés par le Znitch, le feu éternel, et dans ses cryptes étaient nourris les serpents sacrés. Quel pèlerinage auguste et poignant que celui qui nous conduit par des chemins bordés de croix chrétiennes sculptées vers ces pierres où nous retrouvons tous les anciens symboles du Soleil, et le lotus védique, et les oiseaux du Gange !... Un chemin qui n'est pas sans analogie avec celui du Calvaire pour le pèlerin qui en le parcourant évoque les longs siècles d'union avec la Pologne et d'assujettissement à la Russie.

Ces hommes de jadis, ces âmes primitives, sœurs de

la forêt, des steppes et de la mer, ces esprits pieux, amants fidèles de la terre, — ces hommes demeurés purs comme des enfants, raffolent des devinettes. Quelles sortes d'énigmes pouvait proposer au sage Salomon la belle reine de Saba? Ma foi, je n'en sais rien. Il me souvient cependant d'une poétesse russe passionnée pour son art, Myrrha Lochvitzka, qui aimait à en faire le sujet de nos entretiens. Mais elle repose depuis longtemps sous terre et j'ai oublié ses troublantes paroles. Qui sait? Ces secrets royaux, ignorés des savants, sont peut-être chose familière pour le dernier descendant de Salomon et de la belle Ethiopienne, le souverain actuel de l'Abyssinie. Ma malchance veut qu'il habite trop loin. Et d'ailleurs, quel besoin avons-nous, nous autres Russes et Lithuaniens, de courir jusqu'en Afrique pour y chercher des devinettes? Il en pleut, il en neige chez nous. Le paysan russe vous dira : « On me décapite, on me lie, on me bat, on me berce — il me faudra traverser feu et eau, et quelle sera ma fin? Le couteau et les dents! » Que répondez-vous? Très laconiquement : pain. « Je suis né dans l'eau, je me suis nourri de feu. » — Sel. « C'est une brebis immortelle, sa laine est de feu. » — Nuit. — « Endormi dans la pierre, réveillé par le fer, à l'arbre il grimpa, en faucon s'envola. » Feu. — Mais assez de ce petit jeu.

Comme le Verbe d'Odin dans les Eddas, comme les dits druidiques de la grise Bretagne, les énigmes lithuaniennes nous font respirer une odeur de préhistoire dans ce « daĩnos » qui, ma foi, n'en est guère avare :

1

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc court sans pieds?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui trotte sans pieds?
L'eau rapide et claire,

La large rivière,
C'est elle qui court sans pieds.

2

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui vole sans ailes?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui vole sans ailes?
C'est le vent du soir,
Le nuage noir.
Eux, ils volent sans ailes.

3

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc naît muet?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui donc naît muet?
Près de l'Océan
Je sais un roc blanc.
Il est né muet.

4

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui donc reste vert?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
L'été comme l'hiver,
Dans la forêt, le pin,
La rue dans le jardin,
Oui, été comme hiver.

5

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui grandit sans père?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Le beau chêne vert
A grandi sans père.

6

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui grandit sans mère?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Qui grandit sans mère?
Dans la verte forêt,
Le saule pleureur
A grandi sans mère.

7

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui frappe et n'entre pas?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Le pic frappe à la porte
Mais sans jamais entrer.

8

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui, sans peinture, est noir?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dans la verte forêt,
Corbeau : plume, regard,
Cri même, tout est noir.

9

Dites-moi, fillette,
Dites-moi, jeunette,
Qui, sans peinture, est blanc?
Je ne serais fillette
Si je ne le savais.
Dessus le clair étang,
Le cygne, fils de l'eau,
Sans se blanchir, est blanc.

L'une des singularités de cette très vieille poésie, c'est le rôle mystérieux qu'y joue le nombre neuf. Neuf soleils, neuf roses, neuf rivières dans le poème nuptial; ici, neuf

devinettes. Une importance analogue était attribuée par les Russes primitifs au nombre quarante, quelquefois multiplié par lui-même. Ces nombres mystiques existent naturellement dans toutes les religions primitives, car le pythagorisme est universel. Les anciens Mayas et Tolèques basaient leur système arithmétique sur le nombre vingt, et, pour ce qui est du nombre sept, on le retrouve chez tous les peuples sous la forme des sept jours de la semaine. Les Lithuaniens ont aussi une certaine prédilection, surtout dans leurs énigmes, pour le nombre deux, — le jeune chêne et le tilleul — le corbeau noir et le cygne blanc. Qu'on nous permette de citer un autre exemple de cette arithmologie :

L'aube venait d'apparaître,
Le soleil de se lever,
Et à travers la fenêtre
Mon père me regardait.
— D'où vient-tu, mon garçon?
Car je vois que la rosée
A rouillé tes éperons.
— L'aube à peine réveillée,
Père, je m'en fus porter
De l'avoine à mon coursier :
Voilà pourquoi la rosée
A rouillé mes éperons.
— Mon fils, cela n'est pas vrai.
Tu as rejoint la fillette
Et lui as conté fleurette.
L'aube venait d'apparaître,
Le soleil de se lever,
Et à travers la fenêtre
Mon père me regardait.
— D'où reviens-tu, ma fillette,
Ma belle petite aimée,
Ta joyeuse guirlandette
Est brillante de rosée.
— L'aube à peine réveillée,
Je courus chercher de l'eau.
Voilà pourquoi la rosée
Scintille sur les fleurettes
Nouées autour de ma tête.
— Fillette, ce n'est pas vrai.

Dans le grand matin frieux
Près du puits, vous étiez... deux.

La poésie lithuanienne est une fée sylvestre, elle a appris la musique en écoutant le bruissement de la forêt et le chant des oiseaux : voilà sans doute pourquoi ses accents si primitifs nous font songer par instants aux onomatopées savantes de la poésie symboliste. Voici un dainos qui, jouant sur la consonance pour ainsi dire ornithologique du nom lithuanien Iourguis, Georges, s'amuse à la faire jaillir du bec d'un rossignol :

Iourguiouk! Iourguiouk! Iourguiouk!
Kinekik! Kinekik! Kinekik!
Paplak! Paplak! Paplak!
Vaziuok! Vaziuok! Vaziuok!
Sustok! Sustok! Sustok!

On gagerait, n'est-ce pas, que c'est une pure harmonie imitative. Eh bien non! C'est du lithuanien tout ce qu'il y a de plus classique, et cela signifie, à la lettre :

Georget! Georget! Georget!
En selle! en selle! en selle!
Et saute! saute! saute!
Galope! galope! galope!
Maintenant stop! stop! stop!

Un tour de force analogue nous est offert dans une chanson intitulée *En avant* et qui sert aux jeunes moissonneurs à rythmer, le soir, leur retour à la chaumine :

En avant! Vite! à la maison,
Frérot, à la maison, bien vite!
Le père est là qui guette, guette,
Et tient la courroie toute prête.
Et mère est là, qui guette, guette,
Et tient les verges toutes prêtes.
En avant! Vite à la maison,
Frérot, à la maison, bien vite!

Après ces chansonnettes ironiques, qu'il nous soit permis de citer quelques plaintes amoureuses :

Que dit le vent?
Et la forêt,
Et le silence
Que disent-ils
Et le lys blanc,
A quoi qu'y pense?
Le vent? non pas.
Ni les grands bois,
Et tu sais bien
Que le lys blanc
Ne pense pas.
C'est notre sœur
Qui pleure, pleure
Sous sa couronne
De mariée.
— Assez pleuré
Sous la couronne;
Tu pleureras
Sous le bonnet,
Demain, demain,
Quand tes deux tresses
Seront défaites,
Quand de ta main
Glissera l'anneau.

En relisant la berceuse que l'on me pardonnera de citer un peu plus loin, je me suis tout à coup rappelé que Goethe, dont l'amour pour les dāinos lithuaniens est cependant bien connu, a reproché à ces poésies populaires de n'avoir réservé que très peu de place à l'enfance. Le blâme est absolument injustifié. Certes, la célèbre berceuse russe : « Tu es un don généreux de Dieu, un beau présent de Jésus », dans laquelle nous voyons « le Songe s'arrêter sur le seuil et la Somnolence errer dans l'isba », n'a pas d'égale dans les folklores de ce monde, mais la berceuse lithuanienne n'exprime-t-elle pas, elle aussi, toute la tendresse d'une mère pour son enfant?

Do do l'enfant do,
Le voici dans son berceau,
Déjà tout somnolent.
Grandis vite, petit enfant,
Lorsque tu seras grand
Do do l'enfant do,
Je te ferai cadeau
D'un anneau d'or, d'un bel anneau.

Le pouvoir de création, aussi bien dans le folklore que dans l'œuvre du poète, ne se manifeste pas seulement par la force, la tendresse, l'élan de la passion ou la retenue de la candeur; il lui faut aussi savoir se plier aux aspects divers de la beauté et sauvegarder son accent personnel dans la variété la plus changeante et la plus fluide. C'est par cette dernière qualité surtout que se distingue des autres folklores la poésie nationale russe. Je m'excuse d'avoir oublié, en vous citant des devinettes lithuaniennes, un poème russe à énigmes, originaire de la province de Moscou :

Puis-je Vous proposer, fillette, six énigmes?

— Je suis de force à en deviner dix, ô fils de marchand.

— Eh bien, fillette, qui est plus beau que l'été,

Eh bien, fillette, qui est plus haut que la forêt,

Eh bien, fillette, qui est plus nombreux que les épis,

Eh bien, fillette, qui est-ce qui croît sans racine,

Eh bien, fillette, qui est-ce qui jamais ne s'arrête,

Eh bien, fillette, qui est-ce qui jamais ne répond?

— Le soleil, ô fils de marchand, plane plus haut que tout
sommets,

Les étoiles, ô fils de marchand, sont plus nombreuses
que les épis,

Le diamant, ô fils de marchand, croît sans racine,

Le fleuve, ô fils de marchand, jamais ne s'arrête,

Et quant à celui-là qui ne répond jamais,

O fils de marchand, c'est Dieu.

— Vous avez deviné juste, fillette, petite âme,

Il faut absolument que Vous soyez ma femme.

Que ne puis-je vous faire connaître les innombrables poèmes consacrés par le folklore russe au Lièvre! Et nos Noël, qui de strophe en strophe jonglent avec la Lune! Et nos chants d'amour qui étouffent sous des cascades de fleurs de pommier! Et nos légions aériennes de rossignols et de coucous!

La jeune fille amoureuse fait cette découverte qui, à elle seule, est tout le secret des grands bois :

Je regarde la forêt — pas le moindre sentier —

Mais je trouve toujours un chemin sous mes pieds.

Et le même peuple russe, si plein d'humour et de fan-

taisie, si prompt à passer du rire au sourire et au rictus, le même peuple russe psalmodie dans les forêts de Perm des complaintes singulièrement sinistres :

A la fontaine, à la fontaine, la grelottante,
 A la source, à la source, à la profonde,
 Le jeune cosaque n'abreuvait pas son cheval,
 Non, hélas, il y noyait sa jeune femme.
 Ah! la pauvrete, elle en fait des courbettes,
 Ah, la meschinette, elle en fait des gémissements,
 Ah c'est affreux, elle a l'air de se rompre en deux :
 « O mon jeune époux, ô mon bien-aimé,
 Ne me jetez pas dans le puits — quoi, en plein jour?
 Tue-moi s'il le faut, mais que ce soit la nuit.
 Ah, ne salissez pas les yeux des braves gens,
 Et surtout des enfants, — attendez jusqu'au soir ».
 Le lendemain, au petit jour, les petits enfants
 Interrogent : ah, petit père, ah, petit père,
 Qu'as-tu fait, dis, petit père, de petite mère?
 — « Petite mère est dans la belle isba toute neuve.
 Elle se met du rouge, elle se met du blanc
 Pour aller à l'église, à la maison de Dieu. »
 Et les voilà, ah, qui s'en vont, les petits, à l'église,
 Et les voilà, ah, qui prient, les petits, devant l'icône,
 Et les voilà, ah, qui saluent, les petits, bien bas, bien bas,
 Et qui, à droite, à gauche, questionnent : « Ah braves gens, dites,
 [braves gens,
 N'avez-vous pas vu, ah, notre petite mère? »
 « Non, mais le corbeau noir, ah, est passé par ici,
 Dans sa serre il emportait, ah, une main droite,
 Une main droite, ah, avec un anneau d'or,
 Avec l'anneau d'or, ah, de Votre petite mère. »

Mais l'intarissable coulée de la chanson populaire n'est pas faite de seules larmes de douleur. Les pleurs de la plus folle gaité se mêlent quelquefois au flot capricieux, comme dans cette chanson de la province de Vladimir — « Le pivert trottait, le jeune cygne dansait », un des grands succès de la merveilleuse diseuse d'origine paysanne, Nadejda Plevitzka. Ne pas désapprendre le rire dans la douleur, c'est là, hélas, une bonne partie de la science de vivre. Ce gai savoir, la chanson lithuanienne, elle aussi, me paraît le posséder, et comment!

Tout au bord de la grand'route
 Vit le bailli du hameau.

— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Le bon bailli du hameau.

Le bailli a trois benêts
De grands garçons tout jeunets,
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Trois grands benêts tout jeunets.

Y a Jonas et y a Baltrus
Et puis y a Matiosius
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Et puis y a Matiosius.

Le bailli, à Alvitas,
Cherche flûte pour Jonas —
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Cherche flûte pour Jonas.

Cherche flûte pour Jonas,
Cherche rebec pour Baltrus,
Cherche tart' pour Matiosius
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Cherche tart' pour Matiosius

A la ville il est allé
Mais il n'y a rien trouvé
— Chalumeau, mon chalumeau;
O mon petit chalumeau —
Mais il n'y a rien trouvé.

Des flûtes, y en avait pas
Ni de rebecs par ma foi.
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Ni de rebecs par ma foi.

Y avait rien de rien — pas ça —
Pas de rebec, pas de tarte,
Pas de flûte, — rien, pas ça.
— Chalumeau, mon chalumeau,
O mon petit chalumeau —
Y avait rien de rier, pas ça...

D'une originalité sans pareille, le folklore lithuanien
vaut le folklore russe. — Vous dites qu'il le vaut, c'est
fort bien; mais êtes-vous tout à fait sûr de n'avoir aucune

préférence pour l'un des deux? Allons, un bon mouvement, et ouvrez-nous votre cœur. — Je réponds : Si vous dites, ô mes amis, que la rose est plus belle que le lys, que le lys est plus beau que la pensée et que l'hélianthe passe peut-être en vénusté et la pensée et le lys — ô mes amis! mes amis! c'est que vous n'avez pas encore réussi à pénétrer entièrement l'être de la fleur, la sainte, sainte essence de la beauté et de la vie en général. Aucune fleur n'est plus belle qu'une autre. Toutefois, il est des éclairs de temps, il est, dans le Temps, des minutes, des secondes, des clins d'œil où telle fleurette nous apparaît si belle, si pure, que toutes ses sœurs, toutes, s'effacent de notre souvenir, et qu'en une seule fleur il nous semble respirer tout le paradis de la divine Instantanéité. J'ai été amoureux de l'orchidée au Mexique et à Java. Mais si au beau milieu de ma prairie russe, à la place des boutons d'or et des marguerites et des pâquerettes m'apparaissaient des orchidées, très certainement je me croirais la proie d'un affreux cauchemar.

C. BALMONT.

Traduit du texte russe inédit
PAR O. V. DE L.-MILOSZ.

